

L'Etat chrétien dans l'histoire

Titre merveilleusement riche et évocateur, « l'Etat chrétien dans l'histoire » profile sur l'écran de 20 siècles l'auguste théorie des pontifes et des princes se disputant l'hégémonie de la crosse ou des sceptres.

En effet, l'Etat chrétien dans l'histoire, c'est, en un sens, l'histoire de l'Etat chrétien, de la douloureuse rencontre des sociétés civiles et du Saint-Siège.

Question ample, trop vaste pour l'espace d'un article, même en la restreignant le plus possible au sens obvie qu'elle comporte.

De l'état chrétien, nous marquerons sous quelles formes il a traversé nos âges, quelles oeuvres et quels exploits il a accomplis. En suivant cet ordre, nous effleurons le premier point qui relève quelque peu de la spéculation afin de nous attarder sur le second qui appartient proprement à l'histoire.

I

Un Etat, c'est un peuple organisé politiquement. Si l'organisation est élevée et perfectionnée par les principes de la foi, l'état devient chrétien.

Depuis la révélation, c'est-à-dire dès l'aurore de l'humanité, il n'est pas de politique intégrale hors de la vraie religion. Qui ne le reconnaît est borgne ou aveugle dans l'art du gouvernement.

Tout état a pour fin première et principale de rechercher le bien de ses membres. Exercer l'autorité, régner, commander, c'est même, avant tout, cette recherche. Dans le plan primitif, Adam, constitué juste et persévérant à régler sa raison et ses passions sur la norme divine, aurait manié l'autorité sans égoïsme aucun, dans le pur intérêt des siens. A la longue, les sociétés et le commandement eussent existé. Grâce au sens

social plus vif chez l'homme parfait qu'en nous, des groupements de nations, quelque *commonwealth* universel se fussent formés. Mais où la science et la vertu régnaient seules, l'autorité ne pouvait fonctionner qu'à l'avantage et pour le bonheur des sujets, les illuminant, les dirigeant ainsi que les anges supérieurs font à l'égard de leurs inférieurs.

Le péché ayant débridé nos facultés, il s'en est suivi chez elles un grave désordre et, — passez-moi ces expressions fortes, mais encore au-dessous des réalités historiques—depuis lors, le cœur humain éprouve le goût de la domination, la soif de posséder des hommes comme des animaux, des nations comme des bestiaux.

La Rédemption vint à point pour combattre ce sentiment égoïste de domination et développer le zèle du commandement en faveur d'autrui.

Si les grâces réparatrices avaient coulé par toute la terre; mieux, si les hommes eussent répondu plus sincèrement au message divin, la face politique du monde aurait été tout autre. Mais hélas ! l'antiquité s'écarte presque en entier du courant sauveur. Aussi bien est-elle l'âge des agglomérations obéissant à un tyran souvent féroce et sauvage, toujours cupide et intéressé.

Le troupeau humain, matière passionnée sans cesse grossissante, loin de suivre en masse compacte un sort commun, se divise et se disperse. On pourrait croire que le principe de cette division et de cette dispersion c'est la langue, la race, la religion. Pourtant l'Écriture nous apprend qu'au premier âge quand il ne se parlait et ne se pratiquait qu'une langue et qu'une religion, et que le sang, à peine jailli de ses sources bouillonnantes, n'avait pas encore creusé le lit divers des races, déjà il existait 72 nations. C'est la géographie et l'histoire, le milieu où un peuple puise sa vie, aspire l'air de ses poumons, emprunte la couleur de ses yeux, se remémore ses joies, ses amours et ses peines, vénère les cendres impérissables des ancêtres, qui fixent en définitive les traits, les limites et les organisations politiques. Toutes contingences fort particulières et fort locales. Voilà pourquoi, de droit naturel, les petits états sont-ils plus sains, plus propres à l'obtention des biens sociaux.

L'historien latin de la Grèce, Justin, a écrit que « dès l'origine, . . . les limites étaient pour chaque souverain celles de sa propre patrie. »¹

¹ Cité de Dieu, IV, 6.

Le plus éloquent des antiimpérialistes a lui-même consigné dans sa *Cité de Dieu* ces paroles célèbres que l'on aimera à entendre d'un contemporain de l'Empire romain : « Les destinées humaines s'écouleraient plus heureuses si l'union d'un paisible voisinage eût laissé les Etats dans la médiocrité : le monde compterait plusieurs royaumes comme la cité plusieurs familles. » ²

Qu'on me permette une parenthèse. Ces considérations et le témoignage du plus pénétrant des historiens philosophes contrarient mes sentiments les plus intimes. Ils m'inspirent des craintes pour l'intégrité du Canada. J'ose espérer tout de même que la nécessité où se trouve l'Ouest d'utiliser nos capitaux, nos richesses naturelles et nos issues vers l'océan et l'Europe préviendra longtemps la scission du pays découvert et fondé par nos pères. Si cette catastrophe devait se produire prochainement, j'aime mieux laisser à d'autres que moi d'aller au pied des Rocheuses abattre le drapeau des fils de La Vérendrye.

Parfois un peuple avide, intelligent, guidé par quelque génie, érige un édifice politique plus étendu, où des millions d'âmes prises dans un réseau serré acceptent la dépendance et la servitude. C'est l'empire, très souvent le produit de l'ambition, de l'esprit de domination, des grandes concupiscences d'où sort le brigandage de renom et de gloire.

Ne nous y méprenons pas cependant. Dans notre monde tombé et inguérissable, les empires sont les justiciers, les gendarmes, les exécuteurs des hautes oeuvres de Dieu. Montant la police internationale parmi les petits peuples remuants, ils mettent un peu d'équilibre sur la terre. Mieux vaut semble-t-il un maître conservant l'ordre par la force et les armes que mille roitelets se chamaillant âprement et menaçant sans cesse de renverser l'assiette politique d'où l'espèce humaine trouve ce qu'elle goûte par-dessus tout : la sécurité et la paix.

L'Ancien monde nous montre surtout des empires colossaux : Ninus et l'Assyrie, Cyrus et ses Perses, Alexandre et les Grecs, les Césars romains.

S'il y a des petits Etats en Grèce, c'est sans doute que les Hellènes perçoivent l'ordre de la vérité même en politique.

² *Cité de Dieu*, IV, 15.

Les mêmes Grecs ne surent cependant pas se régir et gâtèrent sérieusement la cause des républiques.

Au dire de saint Augustin, « lorsqu'un peuple est modéré et grave dans ses moeurs, doué d'un ardent amour pour le bien public, et que chacun préfère l'intérêt général à son avantage particulier, il est juste que la loi lui laisse le soin de choisir les magistrats qui doivent diriger ses affaires, c'est-à-dire les affaires publiques. Mais si ce peuple, devenu dépravé dans la suite des temps, plaçant l'intérêt général après l'intérêt particulier, vient à vendre ses suffrages ; si, corrompu par les ambitieux, il livre son gouvernement à des hommes remplis de vices et chargés de crimes, il est juste encore que l'homme de bien, s'il en reste un seul qui unisse la puissance à la vertu, ôte à ce peuple le pouvoir de conférer les honneurs, et le soumettre à l'autorité de quelques citoyens honnêtes, et même d'un seul. »³

Nous avons là le principe d'où dérivent les deux formes génériques du gouvernement. Car, ou l'autorité est le fait d'un seul et c'est la monarchie; ou elle relève de tous et c'est la démocratie. Entre ces deux extrémités, la balance oscille tantôt d'un côté tantôt de l'autre, en donnant toutefois l'avantage au souverain unique, fût-il roi ou empereur.

Du reste, la trop grande liberté tue les républiques en énervant l'autorité; et l'amour de la domination corrompt les monarchies ou les empires en avilissant les caractères. Tous ces maux, licence et despotisme, ont particulièrement pesé sur le vieux monde, tant la lumière de la foi et les secours de la grâce parvenaient filtrés, faibles et incertains aux générations d'avant le Christ.

Avec le christianisme, en politique comme dans les autres sphères de la vie, une transformation profonde s'est opérée. Non pas substantiellement, il va sans dire. Saint Thomas l'a écrit: « Le droit divin de la grâce ne détruit pas le droit humain qui vient de la raison naturelle. »⁴

Cependant le chef chrétien a de nouvelles obligations. Tenant à plus grand honneur d'être second au temple que premier dans ses palais, il adore Dieu mieux qu'il ne reçoit l'encens de ses sujets. Aider l'Eglise

³ *Libre arbitre*, liv. I, art. 14.

⁴ *IIa IIae*, q. 10, a. 10.

laborieuse, *laboranti ecclesiae subvenire*, est son office le plus cher. A l'égard de ses peuples, de ses voisins, du monde entier, il pratique la justice, la charité, l'équité.

En général, sous la loi de grâce, les princes, sans être tous des saints Louis, ont cherché et, dans une bonne mesure, procuré le bien de leurs sujets. A ce point que Joseph de Maistre, dans son *Pape*, a pu affirmer que le chef chrétien est une figure unique dans l'histoire.⁵

De même encore, si la loi redoutable des passions qui suscitent les grandes puissances n'a pas été singulièrement modifiée par l'Évangile, du moins reste-t-il que les petits États n'ont pas manqué de durée et d'éclat. Témoin la féodalité et les croisades; témoin encore les nations modernes contre lesquelles les empires chrétiens ont tout de même senti que leur force pouvait rencontrer des bornes et leurs déprédations des juges et des vengeurs véritables.

Mais, même depuis la venue du Christ, il semble que la liberté soit un don dangereux. Peu de peuples ont traversé notre histoire sous le drapeau des républiques. Et notre siècle, en mal de démocratie, regrettera sans doute les jours où toutes les têtes ne raisonnaient pas sur les problèmes politiques précisément parce qu'elles n'étaient pas estimées également prêtes ou aptes à les considérer et à les résoudre.

A coup sûr, je ne puis vous exposer par le menu l'oeuvre des princes chrétiens, des petits états et des grands empires, des républiques et des monarchies dont l'ensemble constitue ce que comporte le titre « Etat chrétien dans l'histoire ».

Dans mon pays à moi, un hémicycle, taillé dans le granit laurentien, hérissé sur un parcours de 25 à 30 milles une vingtaine de pics sauvages et altiers, coupés par des abîmes pleins d'ombres et de fauves. Vouloir traverser à pied ces précipices et ces sommets serait chimère et folie. Du regard, sauter de cime en cime et embrasser l'ensemble du cirque, est un exercice et un spectacle apaisants.

C'est cette seconde manière que nous adopterons, présentement, pour ce qui nous reste à voir. A vol de siècles et de pays, nous envisagerons les grands gestes de l'Etat chrétien. Il y faudra sacrifier les petits peuples :

⁵ Liv. III, ch. 4.

l'éternelle pâture des races et des génies de proie. Je le regrette ayant appris à l'École de saint Augustin à aimer les humbles et les modestes qui sont obligés de disputer aux puissants du siècle leur liberté, leur indépendance, voire leur dignité.

Est-elle donc bien vraie la parole de saint Augustin : « Dieu dispense la grandeur des empires au besoin des temps que sa providence gouverne? »⁶ Sachons entendre par empire toute puissance qui, à un moment du temps, marque le pas dans le mouvement et la marche des générations. Retenons encore qu'il s'agit, ici, de l'oeuvre, non des nations chrétiennes, mais des États chrétiens. Ce qui rétrécit considérablement le champ de vision et allège la synthèse sans l'appauvrir ni la tronquer.

II

A première vue il semblerait que la Providence ait été singulièrement frustrée dans ses desseins.

En effet, contre les grandes puissances je pourrais dresser un réquisitoire écrasant.

Ni Rome, magistrale préface de l'ère chrétienne, ni Byzance, ni le Saint-Empire, ni l'Empire espagnol, ni le Portugal, ni la France, ni l'Angleterre catholique ne sont exempts de fautes ou de crimes.

Rome a persécuté l'Eglise pendant trois siècles. Ayant mieux aimé s'abandonner à sa corruption sénile que de se convertir à la foi, elle a péri sous la jeune ardeur des barbares, compromettant la vraie civilisation qu'elle avait si bien servie et dont elle demeurait la dépositaire et l'apôtre authentiques.

Byzance, incapable de saisir la distinction et la subordination de l'Etat et de l'Eglise, a asservi l'épiscopat, soutenu les schismes et les hérésies. Jamais l'orgueil de Photius, jamais l'audace de Michel Cérulaire n'eussent détaché l'Orient de l'Occident. Non plus les antipathies du grec civilisé contre le *latin demi-barbare*. Il fallait l'appui des princes, leurs menaces ou leurs hochets. Et c'est ainsi que l'erreur impuissante du Bosphore nous a laissé, à nous si différents de moeurs et de culture, l'oeuvre difficile de l'évangélisation des sémites et des jaunes. Le paganisme, à peine entamé, de l'Asie, est le crime de l'Etat byzantin.

⁶ Cité de Dieu, V, 26.

Le Saint-Empire, co-héritier avec Byzance du domaine romain, a suscité la querelle des investitures. Pendant près de trois siècles il a tenu les Souverains Pontifes dans les plus vives alarmes. Lui encore, en émançant son chef par la célèbre Bulle d'Or de Charles IV, a sapé l'accord, de l'Eglise et de l'Etat, conclu en 800 par Charlemagne et saint Léon III. Du coup, les sommets de la politique se sont trouvés laïcisés.

L'empire espagnol, le moins répréhensible de tous, à mon humble avis, a fait couler bien du sang sur l'or de ses Amériques et sur les échafauds de son Inquisition nationale.

Le Portugal a pillé et scandalisé les Indous.

Et la France? Hélas! elle a prôné l'indépendance des affaires temporelles des princes à l'égard du pouvoir spirituel indirect ou exceptionnel des papes. Pendant la crise du grand schisme d'Occident, elle a élaboré la doctrine qui soumet l'action de la papauté au contrôle des évêques. Et, après avoir, par esprit d'insubordination, essayé de faire échec au successeur de Pierre, elle est allée jusqu'à préférer ses intérêts politiques particuliers au bien général de la chrétienté.

Lavisse, que je cite sans goût, a écrit cette phrase amère : « La France a pratiqué la première avec éclat la politique de l'égoïsme national. » ⁷

D'autre part, un sulpicien français, Marion, mon compagnon de 15 ans en histoire de l'Eglise, n'a pas craint de porter ce jugement très grave: « La guerre de Trente Ans et la Paix de Westphalie arrêterent en Allemagne les progrès de la réaction catholique, et conférèrent à l'hérésie une existence légale, les droits politiques. Ils consacraient pratiquement trois principes faux et dangereux: le principe de l'équilibre européen, le principe de parité de cultes et le principe de la suprématie du pouvoir civil. Ce résultat malheureux fut l'oeuvre de la politique constamment suivie en France depuis François Ier, l'oeuvre surtout de Richelieu. » ⁸

Le gallicanisme, ou le nationalisme d'avant la Révolution, est le péché mignon de la France, le péché de son tempérament difficile à gouverner, son unique péché grave, oserais-je dire. Aussi Napoléon, fort entendu dans le diagnostic des peuples, osa-t-il ajouter au Concordat

⁷ *Histoire de France*, tome VII, 1^{re} p., p. 23.

⁸ *Histoire de l'Eglise*, 3^e volume, § 266. (8^e édition).

officiel les indignes articles organiques par lesquels l'Eglise ressuscitée devenait la chose de l'immense orgueil du petit corse.

Ce péché, selon la sentence biblique *per quae peccat quis per haec et torquetur*,⁹ a valu à la France tous ses maux contemporains. Car le jansénisme, brumeux comme la Hollande d'où il venait, n'eût pas duré chez elle sans l'affaiblissement du magistère infailible des papes. Le jansénisme vaincu, les esprits, instruits et formés, se fussent consacrés à combattre l'incrédulité. Celle-ci abattue ou demeurée faible, la France restait forte. Une France forte continuait l'influence catholique dans le monde, et assurait le développement de la Nouvelle-France, d'une colonie capable de tenir tête aux établissements de la Nouvelle-Angleterre.

C'est en 1760 que le problème de notre survivance s'est posé nettement. Mais que de fois j'ai eu peur, en pensant aux châtiments que la Providence inflige aux peuples coupables, que notre sort ait été réglé du haut du ciel quand l'entourage léger et frivole de Louis XV s'enivrait de débauches sur les volcans de la patrie. Les cent vingt millions d'anglophones auprès desquels nous vivons en alertes continuelles nous invitent à la prudence et à un héroïsme de toutes les heures.

Enfin apparaît l'Angleterre. Beaucoup plus que la passion accidentelle et folle d'Henri VIII, l'autoritarisme foncier de ses rois, leur esprit insulaire, leur ingérence abusive, et parfois brutale, dans les affaires ecclésiastiques l'ont jetée à demeure dans le schisme et l'hérésie. L'Anglicanisme est le crime de l'Etat anglais chrétien. L'on ne songe pas assez aux funestes conséquences de cette rupture sacrilège et inexpiable. Sans elle, peut-être que toute l'Amérique du Nord confesserait la foi catholique et que le plus vaste empire qui ait existé sur la terre appartiendrait à l'Eglise.

Quel mystère tout de même que le dogme de la solidarité humaine! Jusqu'où Dieu ne laisse-t-il pas les instincts de ses créatures exercer leurs ravages!

Malheur au monde parce qu'il est aux mains des puissances de chair, que ces puissances soient voluptueuses ou superbes ou avarés!

Oserai-je rappeler, à la suite des nations déjà marquées du signe

⁹ Sap. II. 17.

indélébile de la gloire, la République dont l'accroissement prodigieux commence à attirer l'attention des deux mondes? Et qu'en dirai-je? Elle, non plus, ne saurait se justifier à la façon de Pilate, en se lavant les mains. Elle n'envoie personne au martyre; mais elle anémie les saints par son luxe, son matérialisme, ses attractions et ses jouissances.

A peine la Russie mérite-t-elle une mention rapide. Pour le bienfait de la foi qu'elle a reçu de l'Eglise, je ne sais si elle a rendu jamais un service appréciable à la chrétienté. Par contre, depuis le XVe siècle, date de la consommation de son schisme, toujours elle s'est montrée cruelle envers ses sujets catholiques. Et, à l'heure actuelle, accomplissant une prophétie de Donoso Cortès, la voici en train d'empoisonner le monde entier par les doctrines de son socialisme subversif et égalitaire.

Toutes les grandes puissances ont donc péché: *omnes enim peccaverunt et egent gloria Dei.*¹⁰ Rien d'insolite en cela. Les hommes, en s'assemblant, loin de recouvrer l'impeccabilité, additionnent trop souvent leurs passions et leurs vices.

Est-ce donc qu'ils ne donnent pas, non plus, à leurs meilleures qualités de pouvoir opérer quelque bien? C'est ce que nous allons voir.

C'est pendant des siècles que Rome travaille sous la direction invisible de Dieu. Ses citoyens sont fous de liberté, de gloire et de domination. Pour assouvir ces penchants, fort nobles après tout humainement parlant, ils n'ont peur ni de vivre ni de mourir. A ce jeu ils conquièrent l'immense empire méditerranéen. Mais que font-ils, en somme, sinon élever une cité à Pierre le Galiléen, tracer des routes aux missionnaires de l'Évangile, rendre possible la prédication apostolique en unifiant le monde dans la belle langue latine, codifier un droit qui sert encore à la législation canonique de l'Eglise.

A tant d'héroïsme, quoique inconscient et mal orienté, une récompense convenait. C'est ce qui arriva en 312, non loin de Rome, quand le brillant et sympathique fils de sainte Héléne battit sous le signe du Labarum son rival et son ennemi Maxence.

A peine converti, Constantin comprit que Rome n'appartenait plus aux Césars et il partit se dirigeant vers l'Orient.

¹⁰ Rom. 3. 23.

Cette hégire, triste sous tant de rapports, devait produire les plus heureux fruits. Pendant que Rome allait devenir le pouvoir temporel des papes, Constantinople, libre de l'antique idolâtrie, s'emploierait à combattre le paganisme et servirait de rempart contre les hordes asiatiques jusqu'au jour où l'Europe, émergée du chaos barbare, du morcellement féodal et communal, serait en mesure de se défendre elle-même contre les Turcs.

En effet la portion latine de l'Empire ne résistera pas longtemps à la pression des Germains. C'est que le flambeau de la civilisation doit éclairer de l'Orient à l'Extrême Occident et qu'il n'est point réservé à une race de le transmettre seule aux divers âges et aux divers pays.

Mais Rome, caduque, après tout, comme toute créature, a su assurer son héritage et sa succession.

César, par la conquête des Gaules, étend, prolonge Athènes et Rome.

De la Gaule va sortir Clovis, le *fils aîné* de l'Eglise. Ecoutons Ozanam nous parler des effets de la conversion du chef des Francs. « C'est ce baptême catholique qui permet la fusion entre Germains et Romains que n'ont obtenue ni les Visigoths, ni les Ostrogoths, ni les Burgondes; qui rendit possibles les mariages entre les deux peuples, lesquels autrement ne se produisaient que par exception; qui a facilité les victoires de Clovis sur les hérétiques, Burgondes et Visigoths; qui a lié étroitement la royauté mérovingienne à l'épiscopat, préparé l'alliance des carolingiens avec Rome, assuré l'action franque et romaine dans la Germanie païenne, donné à la monarchie carolingienne son caractère ecclésiastique, amené l'établissement du Saint-Empire romain, clef de voûte de tout le moyen âge. Les conséquences de ce fait sont rigoureusement certaines. » ¹¹

Le fondateur du Saint-Empire avait appris son rôle de prince chrétien dans la lecture de la Cité de Dieu. Il ambitionnait sérieusement d'être le premier Théodose des nations germaniques. Conquérant, législateur, protecteur des lettres et de l'Eglise, il fut tout cela et génialement. A toutes ces gloires, il n'a manqué, comme couronnement, que la canonisation. Trop d'emportement dans le caractère et pas assez de tempérance dans le sang le priveront à jamais de cet honneur suprême. Du moins,

¹¹ *Hist. Gén.*, tome I, p. 121.

quand ses mains puissantes se refermèrent vides dans le tombeau, les peuples qu'elles avaient tenus solidement unis formèrent-ils, en se séparant, les vaillantes nations modernes. Avoir façonné l'Europe suffit pour mériter le nom de Charlemagne.

Les successeurs du fils de Pépin le Bref, les Othons en particulier, ont encore libéré les papes des factions romaines, notamment des Théophylactes et des Crescentii. Ils leur ont redonné une dignité. Ils ont continué dans l'Occident une institution trop chère aux esprits pour qu'il fût possible de la démolir. En quoi ils n'ont que maintenu à leur époque l'empire qui est de tous les siècles, telle une nécessité pénible dans un monde sujet aux terribles tempêtes de la cupidité et de l'orgueil.

En 1519, le Saint-Empire parut devenir espagnol, alors que les grands électeurs, sollicités par l'or de deux concurrents célèbres, s'enrichirent des deux mains et votèrent, en définitive, selon la raison et le bon sens. Charles-Quint avait sur François Ier l'indiscutable avantage de contenir dans ses veines du sang allemand. Toutes les gloires auréolaient sa personne. Il était le petit-fils: par sa mère, d'Isabelle de Castille et de Ferdinand d'Aragon; par son père, de Maximilien, empereur d'Autriche et de Marie de Bourgogne, la fille du Téméraire. Ses possessions il les tenait toutes des droits successoraux de son temps. En ceignant le diadème impérial il laissait donc voir des mains assez blanches. Son cœur était brave, fidèle, ordinairement maître de la sensibilité et des sens. Sa foi, vive et sincère, avait été nourrie par le pieux Adrien d'Utrecht, qui montera sur le siège de Rome et se scandalisera, au milieu des chefs-d'œuvre de la Renaissance, comme une moniale ou un jeune novice. Son intelligence savait nouer et dénouer les intrigues les plus compliquées. Il restait cependant humain et pouvait errer; l'affaire du sac de Rome qu'il ne sut pas prévoir et dont il ne s'exonéra jamais complètement ne le prouve que trop.

Bref, c'est ainsi que Dieu façonne ses instruments pour le bien, quand il ne les veut pas tout à fait des saints.

Charles-Quint conçut résolument l'idée d'étouffer le protestantisme naissant. Il l'eût entrepris plus fermement s'il avait prisé la manière forte de son siècle. Mais ce contemporain du terrible Ximénès a l'esprit d'Augustin d'Hippone. Il croit à la vertu persuasive de la vérité. Il désire que

l'on argumente avant d'écraser. Naturellement les protestants, pour qui tout délai est un gain, abondent dans le même sens. Pendant ce temps, ils se concertent, se groupent, s'organisent en armées, sollicitent l'appui d'Henri II de France dont la foi faible se laisse séduire par l'appât politique. En vain, alors, la victoire de la Mühlberg favorise-t-elle la cause catholique.

Toutefois, la paix d'Augsbourg posait un arrêt dans l'oeuvre de Luther. En ménageant l'avenir, elle rendrait possible l'intervention de deux autres héros du Saint-Empire : Ferdinand II, empereur, et Maximilien de Bavière, l'un et l'autre élèves du maître de l'époque, le jésuite.

La Guerre de Trente Ans eût abouti à la ruine du protestantisme comme force politique et religieuse, sans les visées d'un grand homme d'Etat, étrangement aveuglé par l'amour désordonné de sa patrie et un insatiable appétit de grandeur, de commandement et de domination.

Du moins le saint Empire conservait-il à la foi catholique la plus grande partie du sud et du centre de l'Europe.

Jeune encore, Charles-Quint avait songé à déposer le sceptre. Il comptait 55 ans, l'âge des tenaces attachements aux dignités et au pouvoir, quand il mit son dessein à exécution. Magnanimité, nostalgie religieuse, mais aussi un peu lassitude du métier d'empereur.

Dans l'exercice de l'autorité, Charles-Quint avait senti que le poids du monde est lourd sur les épaules. Ce qui n'est pas d'observation courante chez tous les porteurs du globe. Aussi en abdiquant crut-il bon de diviser ses possessions. L'Ouest ou les Espagnes, les Pays-Bas et les Amériques constituèrent l'Empire espagnol.

L'Espagne, de toutes les nations catholiques, est peut-être la plus injustement traitée. Dans une belle page sur Philippe II, Louis Bertrand inclut ce petit passage qui me paraît de la plus exacte vérité historique : « Depuis deux cents ans on n'a pas mieux compris, chez nous. . . l'Espagne catholique qu'au XVI^e siècle. »¹²

Pourtant l'histoire de l'Espagne est magnifique. Huit siècles durant elle a résisté aux Maures, empêchant l'Islamisme de pénétrer en Europe par Gibraltar. En 1492 elle a enfin triomphé de son ennemi et

¹² *Sainte Thérèse*, p. 340.

du nôtre; elle a refait l'unité de la péninsule au profit des vieilles populations et de l'Eglise. Sa foi vive, forgée au creuset de combats infinis, est prête à déborder. Elle possède Ignace de Loyola et Thérèse d'Avila. Alors, autant pour récompenser un peuple fidèle que pour employer un apôtre ardent, Dieu découvre le Nouveau monde aux regards de Colomb. Les deux Amériques sont le cadeau du ciel à l'Espagne chevaleresque et catholique. Mais ce don, royal et exquis, l'Espagne le dépose dans les mains de l'Eglise. Car elle a fait de sa riche colonie plusieurs pays de foi romaine.

Ajoutez qu'avec Philippe II les compatriotes du Cid jouent un premier rôle contre le protestantisme, qu'avec Don Juan d'Autriche ils anéantissent à Lépante la puissance maritime ottomane, et vous aurez là un faible raccourci des bonnes actions de l'Empire espagnol.

Entre temps, le Portugal fondait le Brésil et évangélisait les Indes orientales.

Non moins active, la France, dépouillée du manteau impérial par la Germanie tudesque, ne chôrait pas dans son isolement un peu ombrageux et fier. Qu'elle ait été le soldat principal dans le mouvement des croisades contre le Coran, personne ne le conteste. Elle a davantage pour sa gloire d'état chrétien. Malgré ses bouderies et ses bravades de fille aînée, elle est restée fidèle à l'Eglise trois cents ans après la défection de l'Allemagne du Nord et de l'Angleterre. Un instant, la Révolution l'égaré. Mais le Concordat de Napoléon Ier la ramène pour un autre siècle à son rôle hors de pair. De Pépin le Bref à Napoléon III, toujours elle a voulu être pour la papauté une épée de secours contre les potentats avides ou gênants. De Charlemagne aux années d'avant la Grande Guerre, jamais elle n'a cessé de couvrir de son bouclier les Lieux Saints et le tombeau du Christ. Au seizième siècle, dans un grand geste d'épopée mystique, elle a fondé le Canada.

Aucune colonie, je crois, n'a commencé sous des auspices plus heureuses, sous un signe surnaturel plus manifeste que la Nouvelle-France. Vaste comme les quatre-cinquièmes de l'Amérique du Nord, elle étalait à des endroits fort choisis et stratégiques le drapeau fleurdéliné et la Croix du divin Crucifié. Les plus beaux noms de la cour et de l'Eglise, Henri IV, Anne d'Autriche, Louis XIV, Richelieu, Mazarin, des mystiques

reconnus, Vincent de Paul et Olier, avaient encouragé l'entreprise. Les plus généreux dévouements étaient venus au pays des Peaux-Rouges développer le canevas tracé aux heures de prière et d'extase. Est-ce donc que les gestes de Dieu, accomplis en Europe par les Francs, allaient se répéter sur la terre canadienne? Tout le laissait prévoir, quand une défaite à jamais lamentable, quoique providentielle, sépara la fille de la mère, nous abandonnant à la merci de l'émule et de l'ennemi séculaire.

La France avait recueilli de Rome le flambeau de la civilisation, allumé jadis en Grèce. Elle l'avait porté par delà l'Atlantique jusqu'aux abords des Rochéuses, jusqu'aux bouches du Mississipi. En se retirant a-t-elle fait la nuit sur nous ou nous a-t-elle laissé assez de lumière pour que nous espérions briller et commander jamais parmi les peuples installés au foyer de nos pères?

Notre désir n'a rien du mystère, mais il est de ceux que nous ne réaliserons pas aisément.

Les morceaux du sceptre de la France ne sont pas restés sans maître sur le sol de sa colonie. Ils ont été ramassés, et par l'Angleterre.

L'Empire anglais est une réalité. Selon une expression chère aux philosophes, je n'en parlerai, ici, que *reductive*. Il n'est pas catholique et le christianisme de certaines catégories de sa population tend à se diluer de plus en plus. Mais il entretient des rapports trop suivis avec l'Eglise pour qu'il me soit permis de le négliger.

L'Anglais a su se gouverner. De tous les peuples de l'Europe, le mieux, peut-être, il a compris l'équilibre qui doit régner entre les classes de la société. Toujours il a eu des rois. A peine pendant une dizaine d'années s'est-il grisé du vin fermenté des révolutions. Son génie l'apparente aux Romains et de lui comme des descendants d'Enée il convient de dire: « D'autres feront plus mollement respirer l'airain, je le crois; ils sauront donner au marbre l'âme et la vie; ils auront la gloire de la parole; leur compas décrira les courbes célestes; ils indiqueront le lever des astres. Toi, Romain, souviens-toi de ranger les peuples sous ton empire. Voilà ta science: être l'arbitre de la paix, pardonner aux vaincus et dompter les superbes. »¹³

¹³ *Enéide*, Liv. VI, vers 847 et suiv.

Virgile exagère, c'est entendu, et l'application a besoin de forts correctifs.

Toutefois l'Empire anglais fait l'éducation politique des peuples auxquels il commande. Il contribue pour sa part au maintien de la paix dans le monde. Je soupçonne qu'il n'aime pas notre sainte religion et il ne saurait l'aimer tout à fait sans modifier des croyances vieilles de quatre siècles. Mais il laisse à nos missionnaires l'usage de ses nombreuses voies; il respecte leur liberté d'action; il les protège; il les entoure.

Que l'Eglise ait à cœur de ménager un adversaire de cette force et de cette bienveillance, qu'elle lui témoigne, parfois, de la sympathie, cela se conçoit, vu les immenses avantages qu'il y a pour elle à porter les couleurs et à ne pas heurter les sentiments des Etats où elle vit et où elle veut se développer.

On voit cependant comme est délicate la souveraineté dont le premier devoir est de balancer les droits des petits et les exigences des grands, et de discerner entre des intérêts particuliers multiples lequel peut devenir général et est capable, de ce chef, d'assurer la marche en avant, l'expansion ou l'affermissement de l'oeuvre du Christ.

A cette vérité il faut sans cesse penser quand il y a lieu d'apprécier les attitudes et les gestes d'une mère auguste et vénérable.

Soulignerai-je que notre voisin accorde à l'Eglise une liberté à peu près complète pour son gouvernement, sa doctrine et son culte? C'est peu en soi; c'est beaucoup de la part d'un indifférent ou d'un ennemi. C'est même tout ce que les pontifes romains attendent des gouvernements qui méconnaissent leur divine suzeraineté.

Enfin je me plais à rappeler qu'un empire tout jeune, issu des maux de la Grande Guerre, portait récemment dans sa couronne encore intacte un joyau d'une splendeur unique. L'arrangement du Latran et le concordat conclus entre Pie XI et Mussolini plaçaient l'Italie au rang des premières bienfaitrices de l'Eglise. Par elle le geste de Charlemagne et de la France était repris. Faudrait-il que des conceptions fausses, ou les soubresauts d'un vouloir indompté, déchirent les contrats à peine signés et ramènent les jours sombres de la persécution? Nous osons ne pas le croire. Il y a dans la nation italienne assez de catholicisme, de politique,

de bon sens et d'envie de vivre pour qu'une solution soit trouvée et que l'ère de paix et d'union, commencée, se continue et s'affermisse.

* * *

Et j'ai fini le bilan sommaire de la vie des Etats chrétiens.

A y regarder de près il semblerait que ces Etats ont accompli quelque bien, fait beaucoup de mal, retardé, sinon compromis à jamais, l'oeuvre de la conversion du monde.

Journet n'y contredit pas si j'entends comme il faut un certain passage du livre récemment sorti de sa plume: « La juridiction de l'Eglise sur la Cité. »¹⁴

Que l'influence des Etats ait été considérable, il n'y a pas à s'en étonner si l'on songe que les princes civils sont la moitié de Dieu sur la terre. Qu'elle ait pu être dommageable, désastreuse même, c'est conséquence de la chute, des volontés mauvaises, des déficiences incurables de la créature.

Malgré toutes ces causes déplorables, l'Eglise a grandi, et l'histoire, comme la métaphysique, démontre que « Dieu dispense la grandeur des empires au besoin que sa Providence gouverne ».

L'important pour nous, c'est de lire dans les leçons du passé le devoir du moment.

Notre monde est à un tournant tragique de son évolution. Depuis toujours, sans doute, il s'est battu pour des intérêts d'argent, pour ses foyers et ses dieux. Actuellement des préoccupations économiques spéciales le secouent de fond en comble élargissant et aggravant ses anciens buts de guerre. Mais prenons garde que les démêlés futurs s'annoncent autrement poignants et autrement généraux.

Pendant que nous discutons sur les sciences, les sciences changent la face de la terre. Les inventions modernes: vapeur, électricité, avion, radio rendent les communications extrêmement faciles entre les nombreux points du globe. On dirait que notre planète est compénétrée par un élément simple, qu'elle se spiritualise et que, tel le corps, elle sent partout

¹⁴ Page 228.

en même temps les commotions de son âme: à savoir les peuples qui l'habitent. Tout est dans tout. Les religions, les civilisations, les races les plus diverses se rencontrent, s'affrontent, se mélangent en cent endroits à la fois. De politique nationale ou continentale il n'y en a presque plus. Chaque question, ou peu s'en faut, tend à devenir mondiale. Si bien qu'au-dessus des circonscriptions ordinaires une nouvelle organisation a dû se former dans le genre de ce que saint Augustin appelait déjà, au Ve siècle, *societas societatum*, l'assemblée des sociétés.

Reprise sur un plan profane de l'idéal des papes du moyen âge, et réalisation partielle d'un rêve qui hante et honore la créature raisonnable. Car, outre la famille, outre la cité, existe le genre humain. C'est même de lui que procède le droit international.

Chose triste! à Genève; dans l'aréopage où les peuples discutent de paix et de guerre, et règlent le sort de l'humanité, aucun Etat chrétien, au sens plein du mot et de quelque poids, ne se rencontre pour élever la voix et, le cas échéant, la grossir en faveur de nos droits. Les catholiques distingués, qui y parlent, représentent leur valeur personnelle. Que peuvent-ils d'un peu efficace dans une telle situation? Et comment leur situation serait-elle autre?

Jadis l'Eglise constituait une chrétienté organisée. Au-dessous du pape et en communion avec lui, un empereur, des rois ou d'autres chefs puissants commandaient à des nations baptisées et croyantes. Aujourd'hui, les fidèles sont jetés aux quatre coins du globe, dispersés, poussière dans l'espace, étincelle de foi dans la nuit obscure de l'indifférence ou de l'incrédulité. Où donc et comment se grouperaient-ils sinon autour de la personne sacrée du Vicaire du Christ sur la terre?

Nous l'avons vu, l'erreur des Etats chrétiens dans le passé a été de battre en brèche trop souvent l'autorité de l'Eglise et de la Papauté: tantôt de s'insurger contre les dogmes; tantôt de mépriser les ordres ou les directives se rapportant aux affaires temporelles en relation avec le spirituel, comme dans les querelles des princes en face des ennemis de la foi.

Eh bien! nous sommes-nous instruits à l'Ecole de l'histoire? Jacques Maritain ne le pense guère. Car, dans la *Primauté du spirituel*¹⁵

et l'opuscule *Religion et Culture*,¹⁶ il cite parmi les causes des maux de l'Eglise et du monde « la terrifiante inattention » des catholiques aux avertissements et aux enseignements des papes.

Pourtant— et c'est la leçon qui ressort, il me semble, de cette courte exquise — l'avenir du catholicisme dépend pour une bonne, une très large part de la profondeur et de l'étendue de sa *romanité*. Les dogmes ont leur âge : la croyance au pape, une croyance pratique et vécue, est parvenue au sien.

Quand le pape, parfaitement obéi, pourra aligner derrière son drapeau sans couture des millions de frères unis et disciplinés, il est à croire que la Société des nations l'accueillera volontiers. Quand le pape inspirera les sages du siècle, les sages du siècle ramèneront les Etats à Dieu. Or les Etats redevenus chrétiens et acceptant la suprématie spirituelle de Pierre, c'est le triomphe de l'Eglise.

Ayons foi en ce jour : Dieu ne manque pas aux hommes, quand les hommes ne s'abandonnent pas eux-mêmes.

Autrefois, Rome, se gorgeant de rapines et de gloire, besognait à son insu pour le Christ promis. De nos jours, le concile plénier des nations prépare, malgré ses préjugés et ses irrévérences, la victoire de la papauté, de l'Eglise et de Dieu.

Quant à nous, petit peuple né d'hier et entouré de pièges multiples, si nous voulons éviter les surprises de la route, fixons sans cesse le Phare du Vatican et continuons à aimer et à suivre l'Eglise que nous croyons et confessons sainte, catholique, apostolique et romaine.

Georges SIMARD, o. m. i.